

www.e-rara.ch

Les adieux aux muses, d'un jeune homme de 17; ans

Ochs, Peter

[Hamburg], [1769]

Universitätsbibliothek Basel

Shelf Mark: UBH VB W III 501

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-99349>

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

N. III. 501.

(1772)

V B W III 501

LES

ADIEUX AUX MUSES,*

D'UN JEUNE HOMME DE 17. ANS.

[P. Ochs]

In Silvam non ligna feras infanius.

HORAT. Satyr. lib. 1. Sat. 10.

De plaisirs innocens inépuisable source!

Vrais délices du sage! Amis toujours constants!

Qui connoissant le prix du trop rapide tems

Qui

- * On sent bien que ces adieux ne sont relatifs qu'à la qualité d'auteur. Ce conseil d'Horace „In silvam non ligna feras infanius“ trop sensé pour n'être pas suivi, ne m'empêchera pas de jouir du plaisir des lettres passivement. Malheureux, qui ne se nourrit pas des travaux de tant d'illustres auteurs!



par mons. Pierre Ochs avant d'aller à Hambourg.

Semblez par vos travaux l'arrêter dans sa course! *

O, du sacré vallon protecteurs généreux!

Je pars..... je vous fais mes adieux.

Hélas! il est trop vrai: le fordide Mercure **

M'enchaîne sous ses loix,

Et séduit par des biens dont je sens l'imposture

L'exemple de nos mœurs vient de fixer mon choix.

C'en est fait..... je vous fuis..... je vole

Des rives du Permesse aux écueils du Pactole. †

O Luxe

* Qu'il seroit heureux qu'on inculquat sans cesse dans l'esprit des jeunes gens ces paroles de Cicéron. „ Les études ne vous abandonneront jamais, & quand les années vous auront, pour ainsi dire, retranché de la société, elles resteront vos fidèles compagnes & vous paieront avec usure les momens que vous leur aurez accordés dans votre jeune âge.

** Il faut pardonner ce début irrité à un jeune auteur, qui séduit peut-être par quelques vers heureux, & augurant trop du tems & de l'étude, s'en prend à l'état, que sa raison plus sage lui a fait embrasser, de ce qu'il lui ravit des momens qu'il eût consacrés à se former. Delà sa verve animée n'épargne rien, elle apostrophe & investive fièle, mœurs, luxe & tout ce qui s'en suit, jusqu'à ce que le premier feu assoupi, il ne convienne lui-même qu'il n'eût jamais été,

„ Qu'inutile rimeur par ses vers impuissans.

O Luxe immodéré de ces tems corrompûs.
 Toi qui multiplias nos besoins superflûs !
 Faut-il qu'en des dangers , où la chute est affreuse
 Et le triomphe fans honneur , *
 J'aïlle ceder à ta fureur ?

Que ne suis-je en ce siècle ou l'ame vertueuse
 Ignoroit les poisons d'un faste fans pudeur !
 Où les peuples contens des biens de la nature
 A la vertu demandoient leurs plaisirs ,
 Et ne nourrissoient pas de coupables desirs
 Pour un bonheur fondé sur l'imposture !

Hélas ! tout a changé : De l'orgueil vil captif,
 L'homme ne veut goûter qu'un bonheur exclusif,

)(2

L'homme

* Ces paroles ne doivent point être jugées trop sévèrement ; elles ne regardent que ces négocians infatiables , qui avides de richesses ne voient point dans le commerce , cet état honorable qui porte partout l'aisance & la vie , soit en facilitant au laboureur la vente de ses denrées , à l'artisan celui de son industrie , soit en les enrichissant d'un nécessaire dont regorge quelque autre contrée. Aussi-tôt que l'amour du bien public & celui du devoir font place à la cupidité , il n'est aucun état qui ne puisse devenir méprisable.

L'homme s'estime heureux dès qu'il croit le paroître.
 Delà ces Callias * que notre age a vû naitre;
 Esclaves d'un métal ils ont eû des autels:
 Adroits à s'étourdir dans leurs remords cruels,
 Et contens des regards de la foule hébétée,
 Ils se font enivrés d'une gloire empruntée.

Ah! que ces corrupteurs au regard insolent,
 Ont peu ceuilli de fruits de leur luxe outrageant!
 Que l'admiration touche à la jalousie!
 L'on applaudit à l'art, l'idole fut haïe;
 Le prestige du faste une fois dissipé
 L'on ne vit que le rang sans mérite usurpé;
 Indigné d'un éclat qui surprit son hommage
 L'homme sentit ses droits & connut son outrage.

Cepen-

* Callias étoit un des plus riches particuliers d'Athènes : son nom seroit resté enséveli sous ses trefors , si Aristide son parent ne l'eût arraché à l'oubli par les généreux refus qu'il fit constamment de ses biens. Tous deux sont au temple de memoire ; mais quel contraste ! Il fut un tems où l'on y eût ambitionné , sans balancer , la place du second.



Cependant pour jamais le coup étoit porté :

Telle est l'inconséquence humaine !

Le crime a des autels , le crime a notre haine :

Du grand qu'on détestoit le rang fut envié ,

Et foit pour captiver l'estime du vulgaire ,

Soit pour confondre un riche & son humeur altière ,

La soif de l'or s'accrût & bannit les vertus ,

Un plus grand mal hélas ! en prit encor naissance ;

L'exemple séduisant la trop facile enfance ,

Perpétua les mœurs des parens corrompûs.

Vainement l'on espere en la race future :

Qu'attendre d'une source impure ?

Penſe-t-on qu'amollis par un lache repos

Des peres énervés formeront des Heros ?

Tandis que de l'outrage & de l'ignominie

L'indigente vertu ſe verra pourſuivie ,

Tandis que de Plutus les pompeux favoris

Regleront à leur gré le monde & ſes mépris ,

Croit on que la jeuneſſe , imprudente & légère ,

Seule , au vice vainqueur , ira livrer la guerre ?

Ah ! quand de la vertu les charmes si puissans
 Pourroient de nos plaisirs lui trahir l'imposture ,
 Lui faire détester les mœurs de ses parens ,
 Et d'un faste odieux combattre la souillure ;
 Le pli de l'habitude & le cri du besoin
 De ces impressions détruiroient tout le soin :
 Alorsque la Mollesse a bercé notre enfance
 Qu'un luxe industrieux a forgé nos desirs ,
 Il n'est plus dans notre puissance ,
 De goûter le bonheur dans d'honnêtes plaisirs.

Mais que fais - je ? & pourquoi d'une censure vaine
 Adopter la morgue hautaine ?
 Souvent la vanité fait déguiser ses traits ;
 Et l'ostentateur Diogène *

Et

* On se rappellera ici le mot de Diogène à Alexandre „ retire toi de
 „ mon soleil „ & le mot du même à Platon „ je foule à mes
 „ pieds l'orgueil de Platon „. La postérité a prononcé bien dif-
 féremment sur le compte de ce pauvre Diogène : les uns l'ont exal-
 té jusqu'aux nuës , d'autres ont crû le démasquer en attribuant ce
 vain étalage de philosophie à son ostentation & à son orgueil.
 Sans entrer dans cette dispute , je l'envisage ici sous le point de
 vue qui m'est convenable.

Est plus bas que l'orgueil des Grands que j'accusois :
 L'humilité n'a point son arrogante audace,
 Ni tout cet appareil qui séduit les esprits
 Ah ! qui ne voit, qu'outré de l'éclat qui l'efface,
 Il cherche à le ternir par le fiel du mépris.
 Non, non, loin d'accuser l'âge qui nous vit naître;
 Et loin de regretter, en ingrats mécontents,

Ces fabuleux, ces chimériques tems,
 Que d'antiques rimeurs vanterent sans connoître;
 Jouissons de nos mœurs sans trop les imiter,
 Démêlons leurs abus, sachons les éviter:
 L'homme n'aura jamais un bonheur sans nuâge;
 Il a beau murmurer: tel est son appanage.

Qu'importe donc que tel efféminé
 Implorant d'un duvet la molle résistance,
 Tache en vain de goûter ce sommeil obstiné
 Qu'a banni de ses yeux son oisive indolence.

Qu'importe encor qu'un friand Lucullus,
 De ses goûts émoussés victime ingénieuse,
 Rafine en vain des mets la faveur dangereuse,

Et s'épuise à trouver des sens qu'il a perdus ?
 Laissons ces malheureux, punis par leur délire,
 Venger l'humanité, qu'ils ont voulu séduire.

Sur un plus digne objet je porte mes regards ;
 Je vois tous les mortels unis de toutes parts.

A nos besoins nombreux l'or rendu nécessaire

N'a fait qu'un peuple de la terre :

L'homme n'est plus cet être, à tout autre étranger,

Que guidait un instinct grossier :

Il sert, il chérit son semblable :

Tous les humains sont ses amis :

Et nos soins ne sont plus qu'une échange équitable

D'innombrables bienfaits justement repartis.

L'art du navigateur a rapproché les mondes ; *

Leurs

* Ces avantages ne sont peut-être pas aussi grands que je semble vouloir l'insinuer. Le tableau qu'a fait l'éloquent Monsieur Thomas des malheurs qui ont souillé cette funeste époque indiquent assez ce qu'on doit en penser. Il y a cependant du spécieux dans cette union apparente de tous les mortels, & il est fort permis à une muse échauffée de s'en laisser éblouir : Les Poètes d'ailleurs n'y regardent pas de si près.

Leurs mœurs à ses succès ne sauroient s'opposer :

Le farouche sauvage, en ses grottes profondes,

Est contraint de s'humaniser.

Enrichi de notre industrie,

Il nous cède un métal à ses yeux d'aucun prix,

Et cet or échangé, circule en nos pays,

Pour porter en tous lieux l'abondance & la vie.

Qu'à ce puissant ressort nous devons de douceurs !

Le laboureur actif rend ses champs plus fertiles :

Le guerrier vigilant défend mieux nos familles :

Les faisons n'ont pour nous que de foibles rigueurs,

De l'adroit artisan la féconde industrie

A modéré l'excès de leur intempérie :

L'artiste ingénieux flatte, épure nos sens,

Et parfème nos jours de plaisirs renaissans.....

Mais pourquoi m'arrêter à ce détail immense ?

Ouvrons les annales des tems.....

O Muses ! vous regnez au sein de l'opulence.

Periclès protégea le grand art des Thespis,

Le siècle des talens fut sous les Médicis,

Et

Et Corneille & Racine & l'immortel Voltaire
En nos tems décriés ont étonné la terre.

C'en est fait ; à mon fort je souscris sans douleur ;
Par mes vers impuissans inutile rimeur , *
Je cours une autre voie & suis la loi commune ,
En briguant à mon tour les biens de la fortune.
Non , pour oser un jour effacer mes égaux ,
Pour croupir lachement dans un honteux repos.

Ah ! si jamais quelque gain légitime ,
Prix mérité du zele qui m'anime ,
Laisse à mes derniers jours de vertueux loisirs ,
O Muses ! vos bienfaits feront tous mes plaisirs ;
Vous joncherez de fleurs la fin de ma carrière ;
Et j'oserai , sans l'outrager ,
Élever de mes mains un autel à Voltaire : **
Qui peut lui ressembler a droit d'en exiger

C'est

* Voilà certes le vers le plus vrai & le mieux dit des tous.

** Je pensois bien que Monsieur de Voltaire se trouveroit ici : c'est le lieu commun de nos Modernes ; Gare que je ne revele le secret de

C'est là que pénétré de cette flamme heureuse
 Qu'allume en nos esprits sa verve imperieuse,
 Et répandant l'encens d'un cœur impartial,
 J'étendrai votre empire en chantant votre égal.

l'école. On le louë comme s'il avoit besoin de nos éloges ; Nos rimailleurs se tuënt à s'attirer un coup d'oeil de sa part : munis de cette espece de sauvegarde ils vont donner un libre effor à leur abondante verve. Malheur au critique célaïré qui voudra les reprendre ! Il fera mis plus bas que terre ! Ils prétenderont qu'un regard de Monsieur de Voltaire enfante les talens , qu'il les preserve de dégènerer , qu'il les exemte de lumières , de travaux , & leur inspire un pouvoir qu'il n'a certainement pas lui même. Que fais-je moi , tout ce qu'ils forgeront pour en imposer au rigoureux bon sens ? Comme si quelques étincelles jettées par hazard dans leur enfance ne pouvoient pas dénotter un feu artificiel qui s'éteint plutot qu'un flambeau qui s'allume. C'est ici que je m'applaudis de mes adieux ; Je goute le bonheur de rendre un hommage sincere & non suspect.





